

14 mars 2017

Le maréchal Emile Fayolle (1852-1928)

Un bel exemple d'un homme de devoir dans la Grande Guerre

24 juin 1919 ! Traité de Versailles et fin de la Grande Guerre. 14 juillet ! Fête nationale avec le défilé de la Victoire qui passe sous l'Arc de Triomphe : le cortège des mutilés en tête, suivi de la Garde républicaine, des maréchaux Foch et Joffre, de troupes alliées. Enfin, l'armée française derrière le maréchal Pétain ; Fayolle, à cheval comme tous les autres étoilés, suivi de Mangin, conduit des unités des armées d'occupation sur le Rhin. La foule se presse sur le parcours.

« *Le temps est très beau, écrit Fayolle, et le défilé superbe. Je suis très acclamé, ce qui me surprend, car je me croyais à peu près inconnu du public.... J'entends : Vive l'Auvergne, Vive le Puy, ce qui me fait plaisir...* »¹. L'Auvergne ? A Clermont, il a fondé sa famille et servi dans deux régiments de la ville. Le Puy ? C'est rappeler sa naissance le 14 mai 1852, son enfance et son adolescence, ses débuts scolaires rue du Consulat, La Chartreuse où il étudia de la 8^{ème} à la 3^{ème}, le Lycée où, de retour dans l'été 1870 de Saint-Etienne avec le baccalauréat-littéraire en poche, il obtient en 1871, comme deux éminents condisciples, Emile Roux et André Chantemesse, son baccalauréat-scientifique, avant de préparer Polytechnique, l'*Ecole de la Revanche*, qu'il intègre en octobre 1873. Le Puy en Velay, il y sera le 7 septembre prochain pour recevoir de la municipalité une épée d'honneur et dévoiler la plaque *Boulevard général Fayolle* sur l'une de ses voies principales.

Être applaudi ? Il est « *Ennemi de la réclame* », confirmera Joffre². Sa popularité ? Elle s'est faite par les poilus : un bon général « *Avare du sang de ses soldats* »³. Elle durera aussi longtemps que vivront des poilus de la Grande Guerre. Lors de ses obsèques nationales du jeudi 30 août 1928, décidées par le gouvernement Poincaré, dès son décès le 27, l'émotion est vive : *Le Figaro* en témoigne : « *Le maréchal Fayolle était un chef, c'est-à-dire qu'il possédait non seulement la science de diriger les hommes, mais encore la vertu de s'en faire aimer.... Nombreux étaient parmi la foule pressée qui déroulait une haie vivante, du Champ de Mars aux Invalides, ceux qui, pendant la Grande Guerre, avaient servi sous ses ordres. Nombreux aussi ceux qui écrasèrent une larme furtive au passage du grand soldat mort* ». Après la cérémonie religieuse et un imposant défilé militaire devant son cercueil, il rejoint d'autres gloires militaires dans la crypte de Saint-Louis des Invalides.

¹ Maréchal Fayolle : *Cahiers secrets de la Grande Guerre*, présentés et commentés par H. Contamine, Plon, 1954

² Maréchal Joffre : *Mémoires*, Plon, 1932.

³ Pierre Miquel : *La Grande Guerre*, Fayard, 1983.

L'émotion gagne aussi l'assistance, le 19 octobre 1935, place Vauban à Paris, lors de l'inauguration de sa statue de chef de guerre à l'allure décidée et volontaire, que des soldats semblent porter en triomphe. On y lit la belle citation accompagnant sa médaille militaire décernée le 23 octobre 1919 : « *Merveilleux soldat, qui, depuis 1914, n'a cessé de lutter contre l'ennemi. A dirigé l'opération de ses armées avec une sûreté de jugement, une décision et un sens des réalités incomparable. A les plus beaux titres à la reconnaissance du pays* ». Un résumé d'une remarquable deuxième carrière durant la guerre qui motivera les honneurs qui suivront.

Sa première carrière, de son entrée à Polytechnique en octobre 1873, d'où il sortit dans l'artillerie, à sa mise dans le cadre de réserve, le 14 mai 1914, limite d'âge de général de brigade, fut brillante sur certains aspects mais modeste pour son avancement. Il enseigna pendant dix ans la tactique d'artillerie à l'École supérieure de Guerre⁴, où il acquit une grande réputation, et eut des discussions passionnés avec Pétain, lorsque celui-ci était chargé de la tactique d'infanterie. Il y retrouva également Foch comme professeur de tactique générale et d'histoire militaire, puis comme directeur de l'École. Après avoir commandé un régiment à Clermont-Ferrand, il obtenait ses deux étoiles et terminait peu après sa période normale d'activité. Oublié des tableaux d'avancement, n'étant ni intrigant, ni revendicatif, ni ambitieux, il regagna ses foyers à Clermont-Ferrand. Il aurait pourtant mérité un meilleur sort. L'avenir allait le montrer.

Sa deuxième carrière va de son rappel en activité, le 2 août 1914, au 25 octobre 1919, date de retour dans la réserve. A des niveaux croissants de responsabilité, Il est l'un des grands acteurs des événements majeurs sur les fronts de l'ouest, notamment en France, la première bataille de la Marne exceptée.

En Lorraine, d'abord à la tête d'une brigade, il prend, le 13 août, le commandement de la division, la 70^{ème}, dont le destin est lié à celui du 20^{ème} corps, le corps de Nancy. A partir du 20 août, elle sécurise son repli lors de la violente contre-offensive allemande qui s'engouffre dans la trouée de Charmes. Cette percée est effacée par la bataille du Grand Couronné (1-10 septembre). La 70^{ème} division s'y distingue : son artillerie fait merveille ; elle est citée à l'ordre de l'armée.

Fayolle au départ avait des doutes : garderait-il son sang froid devant les horreurs de la guerre ? Sa douloureuse affection gastrique, qui le torturait, l'empêcherait-elle de poursuivre la lutte ? Or il tient le coup et retrouve peu à peu une meilleure santé. Mais, le souvenir d'une sanglante journée le hante et le hantera toute la guerre : la catastrophe subie par sa division le 25 août, un jour où il n'était pas à sa tête, lors d'une attaque improvisée sur

⁴ Il ne fut pas le seul mal aimé de la hiérarchie : Pétain, colonel, brillant officier d'infanterie, près de la retraite en août 1914, n'aurait jamais eu ses étoiles sans le conflit.

Hoéville⁵. Il n'en est pas responsable, mais en tire une règle : préparer toute opération à partir d'informations sûres et en déduire des directives brèves, claires, à suivre dans leur effet. Il s'impliquera donc dans les opérations, planification et exécution. Il dirigera avec beaucoup d'attention les travaux de ses états-majors successifs, avec de bons chefs d'état-major, d'autant plus qu'ils se bonifient à son contact⁶.

Dans « *La course à la mer* », à l'ouest presque vide de troupes, les Français et les Allemands tentent de se déborder de plus en plus vers le nord, la 70^{ème} division part de Lorraine, début octobre 1914, pour frapper l'ennemi à l'est d'Arras : mission périlleuse. En fait, elle se trouve mêlée à un corps bavarois ; Fayolle lui-même a du forcer un passage en voiture sous un feu nourri des Allemands. Fayolle et sa division se tirent de ce mauvais pas à leur honneur : une conversion difficile de son dispositif, sous la pression de l'ennemi bien supérieur en nombre, lui permet de se caler sur l'aile gauche de la 77^{ème} division et de contribuer à sauver Arras et à éviter le contournement de celle-ci.

Commence alors la guerre des tranchées. Fayolle, surnommé général *Caillebotis*, tient à faciliter la vie de ses soldats et limiter les combats à des attaques locales économes en hommes. Il peste contre la politique de « *Grignotage* » de Joffre, qui, certes, veut soulager le front russe, mais est coûteuse en hommes. Puis vient le printemps 1915 ; la 70^{ème} division est l'une des trois divisions du 33^{ème} corps de Pétain⁷ de la X^e armée, qui, avec cinq corps d'armée, est chargée en mai de percer. C'est un échec, sauf pour le 33^{ème} corps ; mais les troupes qui peuvent exploiter ce succès sont ailleurs. Fayolle dans cette bataille d'Artois (9 mai-22 juin 1915) se distingue en faisant sauter le verrou fortifié de Carency (13 mai), qui conditionnait le succès des deux autres divisions du corps d'armée. En juin, Pétain ira commander la II^e armée. Fayolle, ayant gagné sa troisième étoile, le remplace au 33^{ème} corps, qui sera engagé dans une autre attaque en Artois (21-24 septembre), alors que Pétain essaie en vain de percer en Champagne.

De son expérience en Artois, Fayolle conclue à l'inefficacité d'attaques locales frontales, coûteuses en hommes, ainsi qu'à l'impossibilité de percer sans une supériorité en artillerie capable de contre-batterie. Joffre, lui, juge la percée impossible en agissant sur un seul front, où des renforts accourent d'ailleurs. Il obtient que, pour 1916, les Alliés coordonnent leurs offensives : ainsi, bousculé simultanément sur tous les fronts, l'ennemi craquera bien quelque part. Pour le front français, il obtient une grande offensive franco-britannique sur la Somme et confie à Fayolle, le 26 février 1916, la VI^e armée dans ce but. Le voici donc à la tête d'une puissante armée d'attaque. Or, le 21 février, l'ennemi a lancé la bataille de Verdun qui consommera des moyens prévus pour la Somme.

⁵ Fayolle, ce 25 août, a d'autres responsabilités lors de la préparation de l'opération, même s'il en suit l'exécution au commandement d'un groupement opérationnel improvisé. La 70^{ème} division attaque dans un secteur réputé vide de troupes allemandes, sauf que pendant la nuit un corps d'armée est venu y bivouaquer. D'où la perte du tiers de son infanterie, avant qu'il arrête le massacre.

⁶ On trouve des photos de Fayolle, commandant d'armée, le crayon à la main, à une table de travail étudiant une carte.

⁷ Pétain a eu un bel avancement : en quelques mois, il est passé du commandement d'une brigade à celui d'un corps d'armée.

Après une solide préparation, et des difficultés pour rassembler des moyens alors que Verdun a aussi de grands besoins, l'offensive est lancée le 1^{er} juillet⁸ pour plus de 120 jours. Fayolle obtient tout de suite d'excellents résultats. Les Britanniques, à sa gauche, ratent leur départ et enregistrent de lourdes pertes ; mais, avec ténacité, ils vont poursuivre et mener la vie dure aux Allemands. Fayolle et son chef Foch, commandant du Groupe d'armées du Nord (GAN), sont d'accord sur la méthode d'attaque, se résumant par « *L'artillerie prépare le terrain, l'infanterie l'occupe* ». Autrement dit, avec les moyens d'alors, toute offensive doit être la succession d'attaques à objectif limité par la portée des canons qui doivent détruire les défenses ennemies et assurer la contre-batterie. Entre deux attaques, il faut repositionner l'artillerie, donc du temps, des efforts et localiser les nouvelles défenses à détruire. Dans cette bataille de matériels, il faut porter une grande attention à ce que Fayolle désigne par « *L'outillage du terrain* », ainsi qu'à l'aviation de reconnaissance et à l'aviation de chasse qui la protège. Fayolle et son chef d'état-major⁹ s'y emploient. Les résultats obtenus par la VI^e armée sont notables : d'abord et surtout, la pression ennemie sur Verdun tombe dès la mi-juillet ; ensuite les superficies libérées, complétées lors du repli volontaire allemand *Alberich*, en février-mars 1917, sont significatives. Les pertes en hommes sont importantes, mais les pertes françaises deux fois moins fortes que chez les Britanniques pour un gain plutôt meilleur, et trois fois moins fortes que chez les Allemands¹⁰. Foch et Fayolle se heurtent fréquemment sur le rythme des attaques : le premier veut que la durée entre deux attaques soit faible, alors que le second exige que la préparation soit la meilleure possible, d'où la remarque de Weygand¹¹, le bras droit de Foch, sur la révolte de Fayolle, « *Chef d'une intelligence supérieure et connaissant bien son métier* » : « *Il ne faut voir que l'angoisse de l'exécutant pris entre deux nécessités contraires, celle d'aller vite et celle de faire bien, en ménageant le sang de ses soldats* ». Joffre agacé s'en mêle et rassure Fayolle : « *Vous êtes le meilleur de mes commandants d'armées* » ; et il écrira : « *Je dis à Fayolle toute la confiance que j'avais en lui, mais je lui fis comprendre que les interventions de son commandant de groupe d'armées dans la coordination des opérations étaient légitimes... Il voyait très bien et très clair. Il était came et méthodique* ». La pluie ne cessant de tomber, la bataille s'enlise dans la boue et dans les faits, et s'arrête mi-novembre. Pour la première fois, les Allemands perçoivent que, dans cette guerre de matériels, ils n'ont plus la supériorité et, sous cet *Orage d'acier*¹², en viennent à douter de leur victoire finale. Leur repli « *Alberich* » d'une quarantaine de kilomètres en février-mars 2017 sur la ligne *Hindenburg*, fortifiée entre Arras et Soissons, en est un signal.

Finalement, « *Verdun et la Somme même combat* », dit Fayolle. Or, les dernières luttes autour de Verdun sont marquées par la reprise des forts de Douaumont (24 octobre) et de

⁸ La préparation d'artillerie est déclenchée le 24 juin.

⁹ Le colonel Duval en 1917, à la demande de Pétain, rassemblera une grande partie des avions de combat dans la 1^{ère} division aérienne dont il prendra le commandement.

¹⁰ *Dictionnaire de la Grande Guerre* de Cochet et Porte, *Bouquins* 2008 : 195000 pertes françaises ; 420000 britanniques ; 650000 allemandes.

¹¹ Le général Weygand, chef d'état-major de Foch est un excellent témoin. Weygand : Foch, Flammarion, 1947.

¹² Ernst Jünger : *Les orages d'acier*, Payot, 1930. Jünger, officier des *Stosstruppen*, fut acteur dans cette terrible bataille.

Vaux (2 novembre), mise à l'actif de Nivelle, commandant la II^e armée, et Mangin, commandant d'un corps. Deux faits d'arme trop médiatisés et formalisés dans *Règles de l'École de Verdun* ; on pense abusivement qu'enfin ces deux généraux ont trouvé la formule pour gagner la guerre (Fayolle désigne cette fièvre subite par *Verdunite*). On se sépare de Joffre fin 1916 avec un bâton de maréchal, et on met Foch en retrait ; Nivelle devient le généralissime et Mangin remplace Fayolle à la tête de la VI^e armée, armée d'attaque. Fayolle devient commandant de la I^e armée et assiste impuissant aux progrès de la *verdunite*, bulle médiatique créée à partir de deux opérations, certes réussies, mais locales et assez classiques, avec impossibilité pour les plus clairvoyants de faire entendre raison.

On attend que Nivelle et Mangin gagnent d'abord une bataille. Hélas ! Le rêve se fracasse les 16 et 17 avril 1917 dans l'échec sanglant du *Chemin des Dames*, qui suscitera des mutineries dans des unités à l'arrière. Nivelle est relevé de ses fonctions ; Mangin mis au placard. Début mai 1917, Pétain devient le général en chef des armées françaises et Fayolle le remplace au commandement du Groupe d'Armées du Centre (GAC), qui a Verdun dans son secteur. Il faut ramener le calme dans les unités touchés par des actes de mutinerie. Fayolle, par sa réputation auprès des poilus, aide à la reprise en main des troupes et à l'élaboration de nouvelles directives. Finies les grandes offensives ; en attendant les blindés et les Américains, on ne lancera que des attaques à objectifs limités et à base de matériels, en cherchant le minimum de pertes. Pour donner confiance aux troupes, Fayolle se charge d'une attaque autour de Verdun sur le *Mort-homme* et la *côte 304* (20-24 août) que va conduire sous ses ordres le général Guillaumat et avec une artillerie impressionnante : c'est une réussite. Une autre opération du même type sur La Malmaison en octobre (22-24 octobre), avec quelques chars, sera un succès.

Le 24 octobre, le désastre de Caporetto en Italie risque d'éliminer l'Allié italien. A la mi-novembre 1917, Fayolle arrive en Italie avec un corps expéditionnaire pour rétablir la situation bien compromise sur le fleuve *Piave*. Les Britanniques suivent avec des troupes sous les ordres du général Plumer, qui adopte sagement la position du Français : les Italiens doivent prendre confiance, par eux-mêmes, en leur capacité de défense face à l'ennemi ; les Alliés en retrait, prêts à intervenir en cas de besoin. Cette politique réussit, mais la perte du *Monte Tomba* dominant la plaine de Vénétie est inquiétante. Fayolle décide sa reprise le 31 décembre : ce sera une remarquable démonstration des soldats Français, avec très peu de pertes, avec le général Maistre.

La situation se normalise en Italie. Février 1918, Fayolle est rappelé en France. Foch, qui va devenir le commandant en chef des troupes alliées lui fait confier le Groupe d'Armées de Réserve (GAR), à mettre en place comme réserve stratégique, alors que les Allemands récupèrent des divisions sur le front russe maintenant éteint. Les Allemands lance, le 21 mars, l'opération *Michael*, une formidable offensive à cheval sur la Somme pour séparer les armées françaises. Sous le choc, la V^e armée britannique de Gough se disloque. Fayolle, encore sans grands moyens, placé au commandement du Groupe d'Armées de Réserves

(GAR) comprenant les troupes au sud de la Somme, françaises ou anglaises, doit arrêter la ruée allemande, qui ne doit pas atteindre Amiens.

Les renforts arrivent et, à peine débarqués, sont engagés dans la bataille dans la 1^o armée sous les ordres de Debeney qui fait barrage, la III^o armée de Humbert, à sa droite, étant aussi engagée. Le 31 mars, jour de pâques, Fayolle est soulagé : « *C'est le jour de la Résurrection. La France et l'Angleterre étaient à l'agonie. Elles ressuscitent aujourd'hui* ». Les Allemands sont arrêtés ; Amiens ne sera pas pris. Foch résume cette bataille : « *Les Allemands tentent, par un effort suprême, d'ouvrir le passage entre les deux armées française et anglaise ; la rupture est imminente, en cette semaine sainte sanglante, les deux battants de la porte sont un instant écartés, mais Fayolle les referme et met le verrou ! Nous pouvons le jour de Pâques chanter l'Alleluia* »¹³. Fayolle avait imaginé une autre manœuvre que celle imposée par Foch : freiner simplement l'avancée allemande vers Amiens et monter une puissante contre-offensive de flanc ; Foch n'en a pas voulu, mais Fayolle reprendra l'idée en juin et en juillet.

Cette crise de mars surmontée, survient, le 27 mai, une puissante offensive allemande nord-sud sur l'Aisne en face de la VI^o armée de Duchêne¹⁴, qui a eu le tort de ne pas avoir organisé sa défense en profondeur, comme prescrit par Pétain. C'est une catastrophe, l'avance Allemande est rapide, et Paris est à nouveau menacé. Pour étayer cette avance, les Allemands lance deux attaques à droite sur la III^o armée du GAR ; c'est la bataille du Matz que Fayolle bloque par une contre-attaque de flanc (9-13 juin) d'un groupe de divisions créé à la hâte sous les ordres de Mangin, sorti de disgrâce. L'autre attaque allemande à gauche de leur avancée est également arrêtée par Gouraud. Les Allemand relancent le 15 juillet leur offensive dépassant la Marne à l'est de Château-Tierry. Mais, au GAR, la X^o armée de Mangin, reconstituée à droite de la III^o armée d'Humbert, est à couvert dans la forêt de Villers-Cotterêts. C'est de là que va partir la contre-attaque de flanc du 18 juillet avec des chars légers Renault et soutenue à sa droite par la VI^o armée de Degoutte¹⁵ mise à la disposition du GAR. Parti en guerre avec environ 6 000 soldats, le voilà maintenant à la tête de 4 armées, soit de l'ordre de 800 000 hommes. Les troupes allemandes engagées sur la Marne sont menacées sur leur arrière. D'où leur repli rapide ; et les quatre armées de Fayolle ne lâcheront plus prise jusqu'à l'armistice du 11 novembre, ainsi que les Britanniques qui entrent en action, avec un fameux 8 août, « *Jour de deuil de l'armée allemande* » (Ludendorff), auquel participe la 1^o armée du GAR.

De novembre 1918 au 25 octobre 1919, commandant des deux armées d'occupation sur le Rhin, Fayolle donne son avis sur le traité de paix en discussion. Il demande, comme d'autres chefs militaires français, qu'on distingue la frontière politique et la frontière militaire avec l'Allemagne et que celle-ci soit placée sur le Rhin. On compenserait ainsi le déséquilibre démographique entre France et Allemagne, écart d'autant plus grand que l'Autriche

¹³ Foch à l'assemblée générale 1920 de la Société de Secours des anciens X.

¹⁴ Duchêne était avec Fayolle en Italie à l'arrivée des renforts français ; mais Fayolle l'a jugé « *Dangereux* » et n'a été rassuré que lorsque son successeur l'aura remplacé.

¹⁵ Degoutte a remplacé Duchêne, relevé de son commandement, à la tête de la VI^o armée.

maintenant réduite à la partie germanisante sera solidaire ou purement et simplement annexée. Il ne sera pas écouté, pas plus que Foch ou d'autres, ce qu'il traduira par « *La France a gagné la guerre, mais a perdu la paix* ». Il retrouve le cadre de réserve le 25 octobre 1919 et regagne Clermont et, surprise, sa solde redevient celle d'un réserviste à deux étoiles, après avoir commandé un groupe allant jusqu'à quatre armées. C'est le règlement ! La seule solution correcte pour résoudre cette injustice est de le rappeler en activité sans limite d'âge. Mais, dans son cas, il faut une loi : elle est votée par acclamation et prend effet le 29 février 1920, première étape avant son élévation à la dignité de maréchal de France¹⁶ le 19 février 1921.

Sa troisième carrière, bien que brève, est intéressante : membre du Conseil supérieur de Guerre, conseiller militaire auprès de la SDN (Société des Nations) et, consécration de son intérêt porté à l'aviation sur la Somme et en 1918, inspecteur général de l'Aéronautique, poste créé en 1921 avec sa définition moderne de conseiller du ministre, poste qu'il occupera pendant trois ans et rédigera deux rapports intéressants sur cette nouvelle arme, son avenir et son organisation. Gagné par la fatigue, diminué par son affection gastrique persistante et un virus récolté au Maroc lors d'une mission comme inspecteur de l'aéronautique, il s'éteint le 27 août 1928.

Fayolle a été au cœur des opérations qui ont décidé de la Victoire. Il n'a jamais enregistré d'échecs. La situation est-elle compromise ? Il arrive, elle s'arrange. Faut-il avancer ? On avance. Le talent ou la chance ? La chance ? Il en a, car sa vie a été souvent mise en danger. Du talent ? Il en fait preuve ; très présent dans son état-major et sur le terrain, il s'implique dans les opérations. Il se concentre sur ce qui lui paraît le plus utile. Modeste, franc et direct, ses comptes-rendus sont concis, sans fioritures à son avantage. Terriblement réaliste, il ne raisonne qu'à partir de faits avérés et non pas à partir d'idées trop vagues à son goût.

En conscience, ses responsabilités exigent de ne pas s'égarer à faire sa « *Réclame* ». En faire, c'est se griser, nuire à une approche réaliste et risquer de se tromper pour la gloriole. Certes, il est parfois exaspéré de voir ses chefs ou ses subordonnés profiter des succès qui lui sont dus pour se faire mousser et accaparer les médias, en l'oubliant. Mais qu'importe ! Il faut bien que quelqu'un fasse le travail et le fasse bien : ses soldats y sont gagnants, c'est l'essentiel. D'ailleurs, il les admire : lui remplit sa tâche par profession, c'est son métier ; mais ses soldats ne sont là que par devoir et patriotisme, et il leur demande tant.

Il cultive la vertu de tempérance, qui se traduit par de la modération, de la retenue et de la maîtrise de soi et a pour corollaires, dit-on, la sobriété et la modestie ; « *Trop modeste* », lui dira le Président de la République Raymond Poincaré en octobre 1919. A chaque nouvelle responsabilité, il doute un instant de son aptitude à ces nouvelles fonctions ; mais, chrétien, y voit aussi la main de la *Providence*, devant laquelle il se sent alors comptable de ses hommes.

¹⁶ Non seulement Foch, Pétain étaient demandeurs, mais aussi des personnalités civiles impressionnées par les qualités humaines de Fayolle, rapportées par des militaires de leurs familles.

On retiendra en conclusion quelques jugements émis à son égard. Fayolle se signale « *Par la noble grandeur de son caractère, la simplicité de ses manières et de toute sa vie* ». On le compare parfois au maréchal de Catinat (1637-1712), dont Voltaire écrivit qu'il « *Réunit en lui, par un rare assemblage, les talents du guerrier et les vertus du sage* ». Et en final : « *Le maréchal Fayolle, qui pratiquait toutes les vertus d'un fervent chrétien, qui aimait ses hommes et était adoré d'eux, qui ignora le mal, peut-on dire, mena une existence qui restera un exemple* ».

Ingénieur général Maurice Meunier